

LECTURES & CRITIQUES

Ingham, Richard, *The Transmission of Anglo-Norman. Language History and Language Acquisition*. Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins Publishing Company, 2012, ix + 179 p. ISBN 9789027208262

Richard Ingham entreprend de démontrer dans cet ouvrage que jusqu'au milieu du ^{xiv}e siècle, la compétence des usagers de l'anglo-normand (A-N) reflète une acquisition *naturelle* de cette langue. Ce ne serait qu'à partir du milieu du ^{xiv}e siècle, que l'A-N aurait fait l'objet d'un enseignement artificiel dispensé à un âge plus avancé, lorsque la grammaire de la langue maternelle (L1) interfère dans l'acquisition des propriétés d'une seconde langue (L2). On peut diviser cet ouvrage en deux grandes sections : la première (ch. 1-3) définit le cadre théorique psych- et sociolinguistique de la recherche en discutant les théories d'acquisition du langage et du bilinguisme et en revisitant l'histoire de la transmission de l'A-N à partir du moment où l'Angleterre a perdu ses territoires français et où l'A-N s'est trouvé isolé du français du continent (a. fr.) ; cette partie décrit de façon générale les caractères distinctifs de l'A-N par rapport au français continental et au moyen anglais (ME) contemporains ; la seconde partie (ch. 4-10) contient l'étude linguistique de textes anglo-normands du ^{xiii}e et du ^{xiv}e siècle, pour la plupart numérisés et interrogeables.

La question à l'origine de ce travail – jusqu'à quand l'A-N a-t-il été acquis comme une langue maternelle

seconde ? – peut surprendre à première vue : comment parler de transmission *naturelle* et d'une langue *maternelle seconde* ? Si après 1250 l'anglo-normand n'est déjà plus la langue maternelle des enfants de la noblesse, comme le reconnaît l'auteur, n'est-il pas évident qu'il ne se transmet plus *naturellement* ? L'auteur ayant prévu cette objection consacre l'introduction (ch. 1) et les deux chapitres suivants (ch. 2-3) à expliquer ce concept-clé de sa problématique qui s'oppose à celui d'acquisition artificielle. Dans le ch. 1, il passe en revue les plus récentes théories de transmission du langage, en particulier celles qui décrivent le bilinguisme de la petite enfance. Le ch. 2 reprend la question du bilinguisme en comparant le cas de l'Angleterre entre 1250 et 1350 à deux exemples de français L2 acquis artificiellement : le français langue de culture en Italie du sud à la fin du ^{xiii}e siècle et au ^{xiv}e siècle, et le *Law French* élaboré au ^{xv}e siècle en Angleterre. Le ch. 3 revient sur les conditions de la transmission de l'A-N pendant la période concernée en évaluant les diverses hypothèses avancées depuis un siècle sur la place que tenait cette langue dans l'enseignement en Angleterre. Le ch. 4 fait transition entre la première et la deuxième partie de l'ouvrage en exposant le protocole de la démonstration linguistique, c'est-à-dire quels faits de langue seront ciblés pour chacun des domaines linguistiques considérés, et à partir de quels corpus. Les chapitres cinq à dix contiennent l'analyse linguistique proprement dite du corpus : le ch. 5 confronte des traits phonologiques typiques du ME à ceux de l'A-N

que livrent les textes afin d'y détecter l'influence de l'anglais langue maternelle. Le ch. 6 étudie la syntaxe des quantifieurs dans la même perspective ; le ch. 7 est consacré au genre des noms et des déterminants ; les ch. 8 à 10 portent sur la règle de montée du verbe en seconde position (V2) et la non-expression du pronom sujet (*null subjects*) en proposition subordonnée (ch. 8) ; l'ordre nom-adjectif épithète (*attributive adjectives*) (ch. 9) ; la pragmatique des particules discursives *si, ainz, mes (mais)* (ch. 10) ; le ch. 11 est la conclusion de l'ouvrage. Suivent la bibliographie, un index des noms de personnes et un index des concepts et points traités ou mentionnés.

La thèse d'Ingham est que jusqu'au début du ^{xiv}^e siècle la majorité des locuteurs anglo-normands étaient bilingues naturellement, l'anglais (ME) étant leur langue maternelle, tandis que l'A-N était appris au cours de la petite enfance ou au plus tard dès les premières années à l'école, à l'âge où la constitution neurologique de l'enfant lui permet de traiter les impulsions linguistiques d'une L2 sans transfert négatif de L1. Selon les travaux sur lesquels se fonde Ingham (entre autres Yip & Matthews 2007 et Meisel 1990, 2004, 2009) l'acquisition *naturelle* de la syntaxe et de la morphologie d'une L2 est possible jusqu'à environ 10 ans (*middle childhood*), mais pour la phonologie la limite d'âge apparaît plus tôt, vers 4 ans. L'auteur étaye sur ces théories son hypothèse que les clercs apprenaient l'A-N pendant l'enfance jusqu'au début du ^{xiv}^e siècle. La question de savoir par quels moyens fera l'objet du ch. 3 mais, auparavant, Ingham décrit deux cas d'acquisition *artificielle* du français L2.

Le ch. 2 présente tout d'abord les principaux traits morpho-syntaxiques de l'A-N, puis deux exemples d'emploi du français comme L2, le français d'Italie et le *Law French*, dans lesquels sont repérables les transferts négatifs de L1 (italien et ME) sur les propriétés linguistiques attendues des deux variétés de norme

française ciblée (a. fr. en Italie, A-N en Angleterre). Ce chapitre « vise à faire ressortir les aspects morpho-syntaxiques susceptibles de trahir l'influence de l'anglais, dans l'hypothèse où l'A-N aurait été une L2 acquise de façon imparfaite » (p. 13)¹. Dans sa revue des caractéristiques morpho-syntaxiques de l'A-N et de l'a. fr., Ingham retient les traits qui distinguent les variétés françaises et le ME afin de pouvoir identifier l'absence d'un certain trait A-N comme résultant de l'influence de l'anglais. Une telle influence signifierait que l'A-N était acquis artificiellement après l'âge critique. S'appuyant sur les descriptions de l'a. fr., par exemple celle de Buridant (2000), et sur ses propres travaux antérieurs (2006a, 2006b, 2008, 2010a), Ingham rappelle que la syntaxe de l'A-N au ^{xiii}^e siècle suit celle de l'a. fr. pour ce qui est de l'expression du pronom sujet, l'ordre des sujets et pronoms objets et l'emploi de *pas* et *point* dans les phrases négatives (p. 19), argument qui renforce l'hypothèse du maintien de la compétence linguistique chez les usagers de l'A-N au moins jusqu'au ^{xiv}^e siècle. Quant aux traits idiosyncrasiques que présentent certains documents, leur présence dans d'autres variétés d'a. fr., par exemple en franco-provençal et en wallon, montre qu'ils ne viennent pas d'une connaissance imparfaite de la langue ou de transferts négatifs du ME sur A-N (p. 20).

Par contre, dans le cas du français en Italie et du *Law French*, où l'a. fr. est clairement L2, des erreurs dans l'application de règles syntaxiques typiques de l'a. fr. manifestent l'interférence des L1. Par exemple l'influence de l'italien L1 apparaît dans l'emploi de possessifs postposés (*lo intention mie*) au lieu d'adjectifs possessifs antéposés (*mon intention*), tandis que le *Law French* montre l'effacement des marques de genres dans

1 "The aim is to focus attention on aspects of morpho-syntax which we might expect to betray the influence of English if A-N had been an imperfectly acquired L2."

les déterminants (*son cheyne, mon robe*), l'emploi des pronoms intensifs postposés (*come si home bate moy*) au lieu des formes atones antéposées (*come si home me bate*). Le *Law French* fournit ainsi des exemples typiques d'erreurs syntaxiques que l'on rencontrerait dans les productions en A-N des XIII^e et XIV^e siècles si la langue était apprise comme L2 par des locuteurs anglophones de plus de 10 ans (p. 25). À l'inverse, l'absence de telles erreurs prouve selon Ingham que dans la seconde moitié du XIII^e siècle, l'A-N était encore acquis *naturellement*. La tâche de l'historien linguiste consiste alors à vérifier comment se réalisait cette acquisition naturelle et jusqu'à quelle époque cette compétence *native* se reflète dans les textes (p. 26).

Le ch. 3 est consacré aux facteurs démographiques et pédagogiques ayant conditionné la transmission et le statut de l'A-N entre 1200 et 1400. Dans ce chapitre Ingham confronte l'hypothèse qu'il a dégagée de la discussion sur les théories d'acquisition du langage aux données historiques concernant l'emploi de l'A-N pendant la période concernée. L'un des principaux points traités dans ce chapitre est l'usage du français comme médium d'enseignement en Angleterre. Selon l'auteur, même si la noblesse a délaissé l'A-N dès le début du XIII^e siècle, les écoles ont non seulement pris le relais de la transmission privée de l'A-N mais ont aussi intensifié sa propagation puisque cette langue est restée jusqu'en 1350 le médium de l'enseignement général ainsi que la première langue de la communication écrite (p. 35). Répondant à l'objection émise contre l'idée que le latin et les autres matières scolaires aient été généralement enseignés en A-N à cette époque en Angleterre, Ingham rappelle le témoignage direct de deux moines (Holcote et Hilden), ainsi que l'existence, voire la prévalence de manuels rédigés en A-N jusqu'au XIV^e siècle, et enfin le fait que l'école avait essentiellement pour but de

former des clercs ou des spécialistes de l'écrit, qui devaient savoir lire et écrire le latin et l'A-N. Il suggère donc que l'acquisition de l'A-N ait commencé dès la *schola cantus*, sorte de cours préparatoire que suivaient les enfants de 5 à 7 ans, où ils apprenaient par répétition l'alphabet et l'écriture à l'aide de cette langue ; ainsi, lorsqu'ils passaient au cours élémentaire, ils avaient assimilé les structures essentielles pour communiquer en A-N et les principales catégories linguistiques qui leur permettaient de suivre dans cette langue l'enseignement du latin et des autres matières².

Après 1350, l'anglais succèdera au français comme médium d'apprentissage du latin dans les écoles (p. 31-33) et comme langue de culture. Le français deviendra alors une L2 acquise après l'enfance. Ingham souligne ici que cette rupture dans la tradition scolaire coïncide avec la peste noire (*Black death*) qui a décimé les populations urbaines et les communautés religieuses, groupes ayant précédemment joué un rôle essentiel dans le maintien de l'A-N autant sur le plan individuel que scolaire et professionnel. Des anecdotes de la seconde moitié du XIV^e siècle révèlent l'ignorance de l'A-N dans des groupes anciennement représentatifs de son usage, surtout la noblesse. Au XV^e siècle, le *Law French* se développera comme une langue artificielle détachée de l'usage général et fortement marquée par l'influence du ME (p. 31 et ch. 11, p. 161-162). La discussion de ces données historiques et socio-linguistiques amène à préciser l'objectif de l'étude qui va suivre : rechercher dans les documents en A-N du XIII^e et XIV^e siècle les erreurs commises sur des propriétés de cette langue en tentant

2 "Among these one might list the determination of entities, marking of temporal relations, the clausal construction of a proposition, propositional linking devices such as conjunctions and relatives, discourse markers of various kinds and no doubt numerous other aspects required for ordinary communication." p. 34.

de voir à quel moment l'on enregistre une plus grande influence du ME sur la compétence des usagers de l'A-N, c'est-à-dire à quel moment l'A-N a cessé d'être acquis *naturellement*, comme une langue maternelle seconde, pendant l'enfance (p. 37).

Le ch. 4 ouvre la seconde partie de l'ouvrage en définissant la procédure et le contenu de l'étude linguistique proprement dite, qui consistera à chercher dans un corpus de textes du XIII^e et XIV^e siècle des indices de *transfert négatif* du ME sur des traits typiques de l'A-N. Les sous-systèmes qui font l'objet des ch. 5 à 10 sont la phonologie, la morphologie, la syntaxe. L'étude du vocabulaire a été écartée vu que, dans le cas de langues en contact, les emprunts et les faux amis ne sont pas des indices sûrs du mode d'acquisition de la langue, ni du niveau de compétence des locuteurs. Dans la seconde partie du chapitre, Ingham décrit son corpus, 27 textes numérisés issus des bases électroniques disponibles depuis 2005 : *PROME* (Given-Wilson & alt. 2005), A-N Hub (Trotter 2007), A-N Law Yearbooks (Larrivée et Ingham 2010), soulignant que son travail est « le premier du genre à mener une étude empirique d'une telle ampleur sur le français d'Angleterre à l'aide de ces méthodes » (p. 49), c'est-à-dire en se servant d'outils électroniques pour faire ressortir les variables recherchées³. La majorité du corpus utilisé se compose de documents non-littéraires, correspondance officielle, décrets et ordonnances, pétitions, contrats privés, traités juridiques, et de quelques textes littéraires versifiés pour la phonologie. Les textes non-littéraires n'ayant pas été recopiés sont en effet plus susceptibles de livrer des données authentiques,

dans leur premier état, non-corrigées, tandis que les textes littéraires peuvent avoir été recopiés et corrigés. Ce chapitre à lui seul est un excellent exemple des nombreuses considérations méthodologiques qui doivent conditionner une telle recherche de psycholinguistique historique à partir d'un corpus électronique. Richard Ingham décrit ici très clairement un protocole de recherche complexe dans ses principes, ses objectifs et sa démarche, en résumant le tout en une formule simple : vérifier dans le corpus, pour chaque système envisagé, la présence ou non de l'influence du ME sur l'A-N des rédacteurs de ces documents (p. 50).

Dans le ch. 5 consacré à la phonologie, l'étude montre que l'influence du ME est perceptible dans la disparition de contrastes phonémiques par lesquels l'A-N se rattachait aux langues d'oïl jusqu'au milieu du XII^e siècle, par exemple la perte de l'opposition /y/ et /u/ au profit de /u/ (*pourvou, droitoures, louter (lutter), mour (mur)*, p. 59), et du contraste des semi-voyelles et consonnes palatales /j/, /ɲ/, /qi/, /lj/ avec les voyelles simples (*aidier/laissier/traitier* rimant avec *regarder, penser, rester*). En même temps, les sources révèlent la coupure d'avec l'a. fr. continental dans le maintien de contrastes qui disparaissent dans ce dernier pendant la période concernée : ainsi les mots en *ant* ne riment pas avec les mots en *ent* alors que certaines graphies attestent la fusion des deux voyelles en a. fr. (p. 57). L'auteur en conclura qu'à la fin du XIII^e siècle, la phonologie n'était plus acquise aussi efficacement qu'auparavant (p. 160), ce qui étaye son hypothèse que les rédacteurs de ces textes avaient appris l'A-N après 4 ans, âge limite d'acquisition naturelle de la phonologie d'une L2.

Les chapitres suivants (6-7-8-9-10) montrent que la compétence morpho-syntaxique des rédacteurs était plus élevée que leur compétence phonologique : l'analyse révèle très peu sinon aucune erreur dans l'emploi des quantifieurs, le

3 "Using a range of available sources, the present study has thus been able to obtain data bearing on the target variables relevant to the present investigation, both for AN and for continental Old French. It is the first empirical study of insular French conducted on this scale, using these methods." p. 49

marquage du genre des noms, la syntaxe du verbe, des pronoms sujets et des particules discursives. L'instabilité du système phonologique peut expliquer les quelques erreurs décelées dans le corpus. Par exemple, le *e* final atone n'étant pas perçu dans la prononciation, la marque du féminin peut avoir été omise à l'écrit, ou le sujet peut avoir hésité sur le genre des adjectifs possessifs. Dans ce dernier cas cependant, on peut se demander si les erreurs ne relèvent pas surtout des différences syntaxiques et cognitives entre l'anglais et le français quant aux possessifs : en effet, en français le possessif doit marquer le genre grammatical arbitraire de l'objet possédé, tandis qu'en anglais cette obligation porte sur le marquage du genre logique ou sexuel du possesseur (*his / her book : son livre* dans les deux cas) – propriété du système de L1 probablement acquise par l'enfant avant qu'il ne commence à apprendre l'A-N et qui repose sur une distinction logique qu'ignore cette seconde langue. La syntaxe des possessifs de L1 et les éléments cognitifs concernés ont pu influencer négativement dans ce cas l'acquisition de propriétés de l'A-N alors que les autres sous-systèmes semblent avoir été acquis de façon plus efficace ou plus complète.

À partir de la question initiale sur la limite temporelle de la transmission naturelle de l'A-N, Ingham parvient dans cet ouvrage à faire un cas d'école des théories d'acquisition du langage et du bilinguisme appliquées à l'histoire de la compétence des rédacteurs de l'A-N. Son travail illustre brillamment les nouvelles directions que donnent à la linguistique historique les recherches contemporaines en psycholinguistique et didactique des langues, le développement des ressources électroniques et l'emploi des méthodes quantitatives d'analyse des données. Cet ouvrage pluridisciplinaire est écrit avec clarté, la démarche est logique et chaque chapitre suit un plan d'exposition assez classique, conduisant à une conclusion

qui résume les points mis au jour dans les documents et leur contribution à la démonstration de la thèse générale. En somme, une étude à recommander pour la conception originale du sujet, la précision scientifique de la démarche et l'habileté de l'auteur à mettre plusieurs disciplines contemporaines à contribution pour décrire la compétence des usagers de l'anglo-normand au XIII^e et XIV^e siècle.

OUVRAGES ET ARTICLES MENTIONNÉS

- Buridant, Claude, 2000. *Nouvelle grammaire de l'ancien français*, Paris, Sedes.
- Given-Wilson, Chris & alt. (ed.) (2005). *PROME : The Parliament Rolls of Medieval England, 1275-1504*, CD rom, Leicester, Scholarly Editions.
- Ingham, Richard, 2006. "Syntactic change in Anglo-Norman and continental French chronicles: was there a 'Middle' Anglo-Norman?", *Journal of French Language Studies* 16/1, 25-49.
- 2006b. "The Status of French in medieval England: evidence from the use of object pronoun syntax", *Vox Romanica* 65, 1-22.
- 2008. "The grammar of later medieval French: an initial exploration of the Anglo-Norman dictionary textbase", in C. Guillot, S. Heiden, A. Laurentiev, and C. Marchello-Nizia (éd.), *Corpus 7, Constitution et exploitation des corpus d'ancien et moyen français*, 115-134.
- 2010a. « Aussi en anglo-normand: Ordre syntaxique V2 et adverbe antéposé en français médiéval », in G. Ledegen et M. Abecassis (éds.), *Les voix du français : à travers l'histoire, l'école et la presse*, Berne, Peter Lang, 53-66.
- (ed.), 2010b. *The Anglo-Norman Language and its Contexts*, Woodbridge, Boydell.
- 2010c. "The Transmission of Anglo-Norman: Some Syntactic Evidence", in R. Ingham (ed.), *The Anglo-Norman Language and its Contexts*. Woodbridge, Boydell, 164-182.
- Larrivée, Pierre et Richard Ingham 2010. *Narrations et dialogues en français ancien : the Anglo-Norman Yearbooks*

- Corpus*, Birmingham City University and Aston University.
- Meisel, Jürgen M. (ed.), 1990. *Two First Languages*, Dordrecht, Foris.
- 2004. “The Bilingual Child” in T. Bahia et C. Richie (eds.), *The Handbook of Bilingualism*, Oxford, Blackwell, 91-113.
- 2009. “Second Language Acquisition”, *Zeitschrift für Sprachwissenschaft* 28, p. 5-34.
- 2011. *First and Second Language Acquisition: Parallels and Differences*, Cambridge University Press.
- Trotter, David, 2007. *Anglo-Norman Hub Textbase*. www.anglo-norman.net
- Yip, Virginia et Stephen Matthews, 2007. *The Bilingual Child: Early Development and Language Contact*, Cambridge University Press.

Danielle Trudeau
San José State University (California)

Landau, Justine, *De rythme et de raison. Lecture croisée de deux traités de poétique persans du XIII^e siècle*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2013, 291 p. ISSN 978-2-87854-618-7

La publication de l’ouvrage de M^{me} Justine Landau est un événement en soi, tant font défaut les monographies en langue française sur la poésie et la poétique persane classiques. Elle nous y invite à une lecture croisée de ces deux ouvrages fondateurs que sont le *Livre de la somme* de Šams-e Qeys et l’*Étalon des poésies* de Nāšir al-Dīn Tūsī, tous deux composés au XIII^e siècle, dans un monde bouleversé par les invasions mongoles, indépendamment l’un de l’autre, aux deux extrémités du plateau iranien, à Chiraz pour l’un, à Alamut pour l’autre. Comme elle le montre bien, cette concomitance ne doit rien au hasard, car les deux auteurs, hommes de leur temps, poursuivent un même but : préserver et transmettre une culture menacée de disparition, « celle d’avant la catastrophe » (p. 42), et ainsi

résister et s’opposer à la *tabula rasa* des envahisseurs mongols.

Un mal pour un bien, serait-on tenté de dire, n’eût été la violence inouïe des massacres et des destructions. Car s’ils ne sont pas des précurseurs – l’auteur mentionne dans son introduction les ouvrages de Termeđī, Rādūyānī et Vaṭvāṭ et, dans le premier chapitre de la seconde partie, ceux, perdus, d’Abū Yūsuf-e ‘Arūđī, Abū al-‘Alā-ye Šūštarī et autres –, ce sont eux, toutefois, qui ont proposé la première « réflexion systématique sur les techniques de production et les critères d’évaluation de la poésie » persane (p. 19).

Les deux hommes n’ont pas le même profil. Šams-e Qeys est un expert, un spécialiste, un poéticien pur et dur, tandis que Nāšir al-Dīn est avant tout astronome et philosophe. L’approche du second s’inscrit dans un projet plus vaste et c’est donc fort judicieusement que, dans le dernier chapitre de la première partie, où elle présente en détail le plan des deux traités examinés, M^{me} Landau y adjoint, concernant Nāšir al-Dīn, le dernier chapitre de son *Livre des fondements de la connaissance*, consacré à l’approche aristotélicienne de la poésie telle que transmise par les philosophes arabes, Fārābī et Avicenne notamment.

Šams-e Qeys et Nāšir al-Dīn sont tous deux clairement sous influence arabe. C’est en effet dans le cadre théorique défini depuis cinq siècles par les auteurs arabes que tous deux décrivent les mètres, les rimes et les procédés stylistiques de la poésie persane. Le titre de l’ouvrage de Šams-e Qeys est d’ailleurs en arabe ; et celui du traité de Nāšir al-Dīn, en partie. Ce dernier semble d’ailleurs s’inspirer de celui d’un ouvrage arabe du XII^e siècle, celui d’al-Šantarīnī (m. 1155), *Al-mīyār fī awzān al-aš‘ār wa-l-kāfī fī ‘ilm al-qawāfī* (*La juste mesure des mètres poétiques et ce qu’il faut savoir sur les rimes*). Il reste à savoir si cette influence s’arrête là ou si elle est plus profonde. M^{me} Landau ne mentionne pas le traité d’al-Šantarīnī,

mais un autre, le *Kitāb al-kāfi* d'al-Tibrīzī (m. 1109), où, dit-elle, Nāṣir al-Dīn aurait puisé la quasi-totalité de ses exemples de vers arabes (p. 96). De même, Natalia Chalisova (références p. 96) tire argument de certaines similitudes de structure et de détail entre les ouvrages d'al-Tibrīzī et de Šams-e Qeys pour suggérer que le premier aurait pu servir de prototype au second.

Mais il faut dire ici, à l'encontre de cette hypothèse, que quasiment tous les traités arabes reproduisent, génération après génération, le même plan et les mêmes exemples qui remontent probablement, pour majeure partie, à al-Ḥalīl b. Aḥmad lui-même (voir, à ce sujet, mon article « Du rôle fondateur d'al-Ḥalīl en métrique arabe », *Langues et littératures du monde arabe*, n°7, 2007). Autrement dit, en l'absence d'une analyse comparée avec l'ensemble des ouvrages disponibles à leur époque, il paraît difficile de dire précisément quels traités arabes ont été effectivement consultés et utilisés par Nāṣir al-Dīn et Šams-e Qeys ; et il n'est même pas certain qu'une telle analyse nous permette d'apporter une réponse convaincante à la question, d'autant que nos deux auteurs ne mentionnent jamais leurs sources, comme le dit bien M^{me} Landau (p. 101). Et cela vaut aussi pour ce qui concerne le débat de l'inné et de l'acquis (p. 96-102), où rien ne permet d'affirmer s'ils se sont inspirés d'al-Marzūqī plutôt que d'Ibn Ṭabāṭabā ou d'autres auteurs.

L'héritage arabe est parfaitement assumé par les deux auteurs. Šams-e Qeys précise toutefois que les Persans ne sont pas les imitateurs des Arabes, mais plutôt leurs successeurs. S'inscrivant dans une stricte orthodoxie ḥalīlienne, ils se mettent au défi de rendre compte de la métrique persane sans sortir du cadre ainsi défini. Mais ce conservatisme a ses limites, tant les frottements sont nombreux. C'est à cette problématique qu'est consacré le deuxième chapitre de

la deuxième partie de l'ouvrage de M^{me} Landau (p. 103-130). Ce chapitre, qui occupe le centre de l'ouvrage, est celui qui intéressera le plus les métriciens : l'auteur y donne une très bonne présentation des principales différences entre vers arabes et persans et de la manière dont Šams-e Qeys et Nāṣir al-Dīn se sont proposés d'en rendre compte, non sans quelques inévitables contradictions.

Le premier problème qui se pose concerne la nature des syllabes (par. 1.1). En effet, la métrique arabe interdit les syllabes surlongues (CvCC ou CvvC) à l'intérieur du vers, alors que celles-ci sont très fréquentes dans le vers persan. Il est intéressant de constater que la solution proposée par les deux auteurs est la même que celle que proposent les auteurs modernes pour la scansion de la poésie arabe dite *nabaṭī*, composée en dialecte, où les syllabes surlongues sont aussi très fréquentes : elle consiste à analyser une syllabe surlongue comme une longue suivie d'une brève, comme si une voyelle « sous-jacente » avait été effacée, soit CvCC = CvCC(v) = CvC+Cv. Cette approche est donc très « moderne », comparable à celles qui ont souvent prévalu en phonologie autosegmentale.

Nāṣir al-Dīn développe aussi une théorie originale de la gémination (*tašdīd*, par. 1.2) et définit une règle d'« amuïssement de la consonne intermédiaire » (*taskīn-e owsaṭ*, par. 1.3), qui transforme une séquence de trois syllabes brèves (CvCvCv) en CvCCv, soit une longue suivie d'une brève. Mais si une séquence de trois syllabes brèves n'est pas autorisée, se pose alors le problème du statut de la *fāṣila kubrā* (UUĒ -), auquel revient plus loin l'auteur (p. 124-125), dans le cadre d'une réflexion sur le critère de l'usage qui, en métrique persane comme en métrique arabe, permet, à travers des appréciations d'ordre esthétique, « d'ajuster la théorie à la pratique effective des poètes ». Aussi n'est-on pas surpris de voir les auteurs persans procéder de

la même manière que leurs homologues arabes, en ne se privant pas de forger des vers (comme celui reproduit p. 125) pour illustrer des modèles ou des variantes considérés comme « mauvais » ou « laids » et, en réalité, dans la plupart des cas, inusités. M^{me} Landau montre bien comment, chez Šams-e Qeys et Nāšir al-Dīn Tūsī, cette réflexion sur l'usage se situe au confluent de deux polarités, entre « naturel » (*tab'*) et « préciosité » (*takalluf*), d'une part, et entre Anciens et Modernes, d'autre part.

Les ajustements théoriques (ou de la théorie à l'usage) ne s'arrêtent pas là : les deux premiers cercles ḥalīliens, auxquels appartiennent les mètres *ṭawīl*, *madīd* et *basīṭ* pour l'un, *kāmīl* et *wāfir* pour l'autre, disparaissent, car ces mètres, les plus employés par les poètes arabes, *madīd* excepté, sont par contre inusités chez les Persans ; quant aux troisième et quatrième cercles, ils sont dédoublés, afin de rendre compte des modèles à quatre pieds par hémistiche, qui n'existent pas en arabe.

À l'autre « bout » de la théorie, au niveau des unités minimales, c'est la nature des processus de *ziḥāfa* qui diffère considérablement : alors qu'elles sont en arabe des transformations facultatives, qui permettent de définir à l'intérieur des modèles de vers des positions variables, elles sont, dans le vers persan, obligatoires. Autrement dit, il n'y a pas, dans les modèles de vers de la poésie persane classique, de positions variables.

Le troisième et dernier chapitre de la deuxième partie est consacré à la stylistique. C'est dans ce domaine que Šams-e Qeys et Nāšir al-Dīn Tūsī se démarquent le plus des auteurs arabes, d'abord parce que la discipline n'est pas dominée par une théorie consensuelle comme put l'être celle d'al-Ḥalīl en métrique, ensuite parce qu'ils n'étaient pas en la matière des précurseurs, précédés qu'ils avaient été par al-Rādūyānī et Rašīd al-Dīn Vaṭvāt. Mais tous deux cherchèrent, chacun à sa

manière, à dépasser la présentation traditionnelle des tropes et des figures sous forme de liste ; Šams-e Qeys en limitant et en hiérarchisant celle-ci, Nāšir al-Dīn en adoptant une approche rhétorique, où les figures sont considérées comme des variations sur l'expression « propre » au service d'un objectif, convaincre ou émouvoir le destinataire. Surtout, comme le montre bien M^{me} Landau, ils s'efforcent tous deux, sans pour autant remettre en cause l'autonomie du vers prônée par la poétique classique, de dépasser l'approche « moléculaire » qu'elle induit pour considérer « des modules de texte plus étendus » (parties du discours, formes fixes, ...) et, finalement, la « construction » (*banā*) d'ensemble du poème.

Dans la troisième partie de son étude, M^{me} Landau s'élève progressivement du spécifique vers l'universel. Dans le premier chapitre, il est d'abord question de terminologie : l'adoption de la métrique arabe s'est faite avec tout son vocabulaire technique, dont l'appropriation par les métriciens persans est passée par une fascinante reconstruction du réseau métaphorique qui le sous-tend, inspiré du vocabulaire de la tente d'une part, et du lexique animalier d'autre part, en particulier ce qui concerne les différentes espèces de mutilations ou d'entraves. Cette interprétation, motivée par un souci de légitimation d'un vocabulaire étranger, tant linguistiquement que culturellement, est, à ma connaissance, sans équivalent chez les auteurs arabes. Il y est ensuite question de « l'invention des origines » de la poésie. Après avoir rappelé les récits arabes relatifs à Ya'rab b. Qaḥṭān et à Adam, Šams-e Qeys nous « raconte » la double naissance de la poésie persane : au V^e siècle, avec Bahram Gūr, puis, au X^e siècle, avec Abū Ḥafṣ le Sage. Entre ces deux « épisodes », la pratique de la poésie se serait perdue. M^{me} Landau semble considérer ce récit comme plausible. Je serais plus prudent : l'idée d'une disparition totale de la poésie, qui plus est

pour des raisons morales ou religieuses, puis d'une renaissance *sui generis*, paraît peu vraisemblable. Le vers d'Abū Ḥaḥṣī cité (p. 184) pourrait, comme l'a montré Gilbert Lazard, jeter quelque lumière sur la naissance du quatrain (*robā'i*), dont il est question dans la dernière section de ce chapitre, et dont tout laisse à penser qu'il s'agit d'une forme proprement iranienne. La thèse de Lazard, qui suppose une origine (iranienne) préislamique, va à l'encontre du récit de Šams-e Qeys, puisqu'il suppose, plutôt qu'une rupture, une forme de continuité. Les études de Benveniste (1930, 1932) sur le « *mutaqārib* épique » vont également dans ce sens. Malheureusement, les sources iraniennes de cette époque, victimes de maintes invasions avant le coup de grâce mongol, n'ont quasiment pas été préservées. Mais qui dit absence de sources ne dit pas nécessairement absence de poésie.

Le second chapitre présente « l'argument musical » : Nāšir al-Dīn et Šams-e Qeys, à des fins d'évaluation de la qualité des vers, définissent un critère de « poids ». « Lourdeur » et « légèreté » sont fonction de deux éléments : la nature des consonnes et la fréquence des voyelles. Ceci permet à Nāšir al-Dīn d'affirmer que la langue persane est plus « légère » que la langue arabe. Ceci vaut aussi pour la poésie, en vertu des principes de symétrie et de proportion, qui expliquent, d'après nos deux auteurs, pourquoi les Persans ont notamment délaissé les mètres des deux premiers cercles. La question, laissée en suspens dans le deuxième chapitre de la deuxième partie, trouve donc ici sa réponse, celle, en tout cas, qu'y apportent Nāšir al-Dīn et Šams-e Qeys.

Enfin, le troisième chapitre (Un discours d'imagination rythmé), de loin le plus long de l'ouvrage, est consacré à l'approche aristotélicienne de la poésie transmise par al-Fārābī et Ibn Sīnā dans leurs commentaires de la *Poétique* et de la *Rhétorique* du Premier Maître et dont l'adaptation en persan culmina avec

Nāšir al-Dīn Ṭūsī. Šams-e Qeys n'est pas concerné. En spécialiste de la poésie, il ne touche pas à ces questions. Mais pour mieux comprendre la contribution de Nāšir al-Dīn, M^{me} Landau se propose de faire un détour (obligé) par les *Quatre discours* de Neẓāmī, puis un retour au *Kitāb al-šifā'* d'Avicenne, et en particulier le dernier chapitre de la section consacrée à la logique, dont le *Ketāb asās al-eqtebās* est en quelque sorte l'abrégé en persan ; pour revenir enfin au point de départ de sa réflexion, le poème de Rūdākī qui émut tant l'émir samanide, Našr b. Aḥmad, que celui-ci enfourcha sa monture pour retourner sur le champ à Boukhara, pour en livrer une magistrale interprétation.

On n'aura pas manqué d'observer, et d'apprécier, l'harmonieuse organisation de l'ouvrage de M^{me} Landau, divisé en trois parties sensiblement de même longueur, elles-mêmes subdivisées chacune en trois chapitres. Ce souci de la forme, allié à une écriture et un style extrêmement agréables, contribue à rendre la lecture de cette monographie on ne peut plus plaisante, d'autant que le travail d'édition des Presses Sorbonne Nouvelle est à la hauteur, tant sont rares les coquilles (« à la cours du Fars », p. 79 ; « il s'agit », p. 120 ; « la seconde naissance de la poésie se voit ainsi rattaché », p. 184...).

Dans son introduction, l'auteur se dit ni métricienne, ni linguistique, ni philologue, ni historienne. Elle est en vérité tout ça à la fois, tant son étude combine, avec bonheur et à-propos, des considérations d'ordre historique, philologique, métrique, linguistique, mais aussi philosophique (c'est d'ailleurs dans ce dernier domaine qu'elle donne sa pleine mesure, dans le dernier chapitre), permettant de dresser un tableau extrêmement suggestif et évocateur de la poétique persane classique. On ne peut d'ailleurs que souhaiter que les traductions des ouvrages de Šams-e Qeys et Nāšir al-Dīn Ṭūsī, l'une du regretté Stéphane Diebler et l'autre de M^{me} Landau elle-même, soient à leur tour publiées.

En bref, cet ouvrage est à recommander à tous les métriciens et poéticiens de la terre, qu'ils soient ou non iranisants ou arabisants. Car ce n'est pas le moindre des mérites de l'auteur que de rendre accessible à tous, et non seulement aux seuls spécialistes du domaine, par la clarté de sa langue et de sa présentation et par la finesse et la profondeur de sa réflexion, la quintessence de la poétique persane classique. Tous y trouveront une source d'informations et de réflexions extrêmement riche et précieuse.

Bruno Paoli

Université Lumière Lyon 2,
ICAR/UMR 5191

Rjéoutski, Vladislav, Argent, Gesine et Offord, Derek (eds), *European Francophonie. The Social, Political and Cultural History of an International Prestige Language*, Oxford, Bern : Peter Lang, 2014 (coll. *Historical Sociolinguistics*, vol. 1), 498 p. ISBN 978-3-0343-1703-0

Par *European Francophonie*, il faut entendre celles et ceux qui ont, de l'époque médiévale au xx^e siècle, parlé-écrit français en Europe hors des territoires où le français est plus ou moins langue native, hors en gros de nos actuelles France, Belgique wallonne et Suisse romande. Ses vingt auteurs ne relèvent pas d'ailleurs des universités de ces trois pays, mais de trois universités anglaises, deux italiennes, et une allemande, tchèque, espagnole, roumaine, polonaise et hollandaise. Leurs contributions forment les quinze chapitres de l'ouvrage où toutes sont publiées en anglais, celles écrites dans d'autres langues y ayant été en grande partie traduites (y compris, dans le texte mais non dans les notes, les titres d'ouvrages et leurs citations qui n'y sont

parfois qu'en version anglaise) par le seul natif anglais des trois *co-editors*. C'est un des intérêts de *European Francophonie* que de traiter de la *lingua franca*, élitaire et surtout européenne, que fut le français durant ce que les historiens occidentaux (à l'exception des historiens français qui les arrêtent à la Révolution) qualifient de *Modern times* (ou ses équivalents), au moyen de cette *lingua franca*, moins élitaire et « globale », qu'est présentement l'anglo-américain. Trois de ses quinze chapitres traitent de la dite « francophonie européenne » de manière internationale (celui qui ouvre et celui qui clôt l'ouvrage, signés par les trois *co-editors*, et le chap. 2 qui applique la notion de « diglossie » aux « débuts de l'Europe moderne ») ; douze en traitent au plan national (du chap. 3 au chap. 14).

Le chap. 1 en précise le cadre théorique, quelque peu explicité par son sous-titre : « l'histoire sociale, politique et culturelle d'une langue internationale de prestige ». Ce qui implique de constituer en objet d'étude l'ensemble des circonstances qui font que, en un territoire et une époque donnés, une langue l'emporte, dans ses usages internationaux ou locaux, sur une (ou plusieurs) autre(s). Un objet qui engage inévitablement une certaine pluridisciplinarité, où se retrouve quelque chose de ce que F. Brunot appelait en 1934 (*Avertissement* au tome VIII de son *Histoire*) « philologie psychologique » et « sociologie historique ». Brunot apparaît d'ailleurs souvent en notes dans *European Francophonie*, ses trois *co-editors* en faisant un précurseur de la « sociolinguistique historique » dont ils se réclament, tout comme la collection qu'inaugure leur ouvrage. Mais la conception qu'ils s'en font est bien davantage tributaire de la sociolinguistique anglo-saxonne (entre autres de J. Fishman) que de la française (P. Bourdieu excepté). Ils en adoptent une approche « nuancée » (p. 31), disant « croire que le prestige du français a été un facteur majeur dans le développement

de la francophonie historique » (p. 28), tout en admettant que la « notion de prestige n'est pas clairement définie » (p. 30). Dans le chap. 15, ils avancent, en s'appuyant sur les douze contributions nationales, « quelques prudentes généralisations » (p. 435) sur cette francophonie non native dans l'Europe surtout des xvii^e-xviii^e-xix^e siècles. Pour eux, comme pour nombre d'auteurs (à commencer par Brunot), elle doit beaucoup aux cours européennes qui associaient le français à « la splendeur de Versailles et à sa vie culturelle », à la diffusion des Lumières et aux mariages entre les noblesses européennes, usant de cette langue (qui ne leur était pas toujours « étrangère ») pour cultiver un entre-soi (intime ou cosmopolite) à même de les distinguer culturellement (socialement allait de soi à leurs yeux), de ceux qui la pratiquaient mal (en particulier quant à sa phonétique et sa gestualité) plus que de ceux qui n'y avaient pas accès. Elle doit aussi beaucoup aux bourgeois ou commerçants citadins, qui en usaient tant à des fins pratiques (surtout les hommes) que de distinction (surtout les femmes) plus sociale que culturelle : parler-écrire le français permettait de mimer une noblesse enviée tout en se distinguant, entre autres, de sa domesticité, hors du moins celle recrutée pour être nativement francophone. C'est que cette « francophonie européenne » doit aussi beaucoup – et sur ce point notre ouvrage est plus disert que bien d'autres – aux émigrés de France, Belgique ou Suisse qui pour diverses raisons faisaient métier, auprès de ceux qui avaient les moyens de les rétribuer, de la vogue langagière française. Quant au chap. 3, il emploie « le terme de *diglossie* au sens de bilinguisme » (p. 35), entre une langue perçue « haute » et une autre « basse », et s'interroge sur « la géopolitique et la sociologie » de ce bilinguisme. Ses conclusions sont voisines, là aussi, de Brunot : s'il arrive que la politique y joue un rôle, « le plus souvent [...],

l'usage d'une langue étrangère comme forme haute relève plus d'une hégémonie culturelle que de simples relations de pouvoir » (p. 45) ; « l'âge du nationalisme », quand « l'identité nationale » l'emportera au xix^e siècle sur « l'identité sociale » (p. 49), mettra fin à l'hégémonie culturelle française.

Plus stimulants nous semblent les douze chapitres centraux d'*European francophonie*. Leurs auteurs traitent de données et suivent des démarches différentes, et leurs résultats contestent certaines « généralisations », moins prudentes que celles de ses trois *co-editors*. Le chap. 3, titré « Le français de l'Angleterre médiévale », repousse l'extinction du français « insulaire » plus de deux siècles après l'ordonnance de 1204 (qui rend obligatoire l'anglais dans les plaidoiries *viva voce*), après la fin de la guerre de Cent ans. Les chap. 4 et 5 traitent du français (et de l'italien) dans ce qui n'était pas encore l'Italie, en particulier dans ce Piémont alpin où dialectes apparentés au français et dialectes apparentés à l'italien étaient (et sont toujours) plus ou moins intercompréhensibles. Deux chapitres qui s'appuient sur des recherches collectives (des universités de Bologne et de Turin) menées dans les archives, les registres paroissiaux, les fonds anciens et délaissés des bibliothèques italiennes, qui n'ont guère leur équivalent ailleurs en Europe. Le chap. 6 synthétise des études récentes mais peu reprises sur « les usages du français dans les élites hollandaises au xviii^e siècle ». Les chap. 7 et 8 s'attachent au français dans des pays dits « germaniques » (la Prusse des xviii^e-xix^e siècles qui n'était pas que protestante, et la Bohême des « terres héréditaires » des Habsbourg viennois, qui n'étaient pas que catholiques ou que bilingues allemand-tchèque), deux pays où le français et sa culture étaient au xviii^e siècle une sorte d'apanage culturel de la haute noblesse, moins qu'on ne l'a écrit des couches inférieures y compris bourgeoises (Berlin excepté).

Le chap. 9, consacré aux « francophonies » d'Espagne, conclut que le français, hors des petites communautés d'origine française, ne s'y accultura jamais, y compris dans la haute noblesse des rois Bourbon. Le chap. 10 traite du français en Suède aux ^{xvii}^e-^{xviii}^e siècles, pays d'une monarchie et d'une noblesse moins coupées des autres couches sociales que dans le reste de l'Europe, où partant la corrélation francophonie-classes sociales privilégiées est plus difficile à établir. Le chap. 11 étudie « la présence francophone en Pologne », plus exactement dans la « république des nobles de Pologne », environ dix pour cent de la population, une Pologne sans guère de bourgeoisie indigène qui entretenait avec la France, depuis le ^{xvi}^e siècle, des relations politiques (alliance de revers), éducatives (on allait étudier le droit à Orléans), matrimoniales (on épousait des filles de la noblesse française, dont deux furent reines de Pologne), faisant de cette « présence francophone » une affaire qui est là de classe. Introduit par les Phanariotes grecs d'Istanbul (que le sultan nomma au ^{xviii}^e siècle hospodars de Valachie et de Moldavie), langue de leurs administrateurs souvent venus de France, langue des officiers russes fréquentant (entre deux guerres contre l'empire ottoman) leurs salons, langue instrumentalisée à des fins nationalistes par un groupe de linguistes de Transylvanie pour déslaviser et (re)latiniser les parlers roumains, le français devint, dans la Roumanie (chap. 12) de la fin du ^{xix}^e siècle, une sorte de langue seconde. Enfin les chap. 13 et 14, consacrés aux deux empires orientaux de l'Europe (le russe et l'ottoman), où l'on voit, dans les œuvres littéraires plus que dans les archives, le français se répandre en Russie dans la seconde moitié du ^{xviii}^e siècle (au sein d'abord d'une noblesse presque aussi nombreuse que la polonaise), et en Turquie dans la seconde moitié du ^{xix}^e siècle (en particulier dans les minorités non musulmanes), à des fins

de modernisation ou d'occidentalisation autant que de distinction. On découvrira aussi dans chacun de ces douze chapitres centraux, la singularité nationale, au-delà de leurs communs clichés anti-français, des réactions que provoqua cette francophonie importée.

Un ouvrage qui remet en cause des idées répandues et qui interroge, implicitement, nombre de notions (dont celle de « diglossie ») de nos actuelles sociolinguistiques, notions trop *ad hoc* au temps et lieu où elles sont élaborées pour l'être en d'autres. Ouvrage qui parcourt le vaste empan de « l'époque moderne » (telle qu'entendue par les historiens non français), époque où, en des années et selon des modalités différentes, le français a été, trop évidente hyperbole, « la langue de l'Europe ». L'histoire sociale s'intéresse au collectif plus qu'à l'individuel, à la sociologie plus qu'à la psychologie ; la « sociolinguistique historique » telle que l'illustre *European francophonie* accorde aux individus qui ont parlé-écrit français « hors de France » une grande place, sans doute en raison de ses sources (primaires ou secondaires) mais aussi parce que parler-écrire une langue étrangère à la sienne n'est pas dissociable de l'histoire personnelle de chacun(e), et relève donc peut-être de ce que Brunot appelait la « philologie psychologique ». On y retrouve certes des données et des analyses déjà parues en français, mais *European francophonie* permet de compléter celles-là et de corriger celles-ci, pour peu que ses quelque mille notes de bas de pages (plus bibliographiques qu'explicatives) et les quarante pages de son Index (qui n'inclut pas ces notes) incitent à cultiver d'autres champs que les siens.

Henri Besse
ENS de Lyon

Trachler, Richard (dir), Bartsch, Foerster et C^{ie}. *La première romanistique allemande et son influence en Europe.* Paris, Classiques Garnier, 2013, « Rencontres » 64, Série Civilisation médiévale, 2013, 305 p. ISBN 978-2-8124-1704-7

Cet ouvrage réunit onze contributions et une introduction du directeur du numéro. Le volume porte sur la romanistique [Romanistik], la naissance de cette approche comparée des langues romanes dans la première moitié du XIX^e jusqu'à son essoufflement après la deuxième guerre mondiale. R. Trachler fait remonter l'histoire de cette spécificité allemande à Friedrich Diez qui occupa une chaire d'« Histoire de la littérature moyenne et récente » [Geschichte der mittleren und neueren Literatur]¹ à Bonn en 1830. Ce poste constitue l'étape charnière entre la philologie consacrée aux langues anciennes [Altphilologie] et la nouvelle philologie [Neuephilologie] qui aura pour objet les langues modernes. C'est ensuite la chaire de philologie romane d'Adolf Tobler en 1867 à Berlin qui marquera la reconnaissance de l'entité romane comme objet spécifique au sein des différentes philologies anciennes et nouvelles. Deux revues consacrées aux langues romanes entérineront ce processus d'émancipation et de reconnaissance institutionnelle, la *Zeitschrift für romanische Philologie* et les *Romanische Forschungen*, respectivement en 1877 et 1883. Les différents articles offrent un regard sur cette histoire selon trois approches : la construction de

la romanistique, son influence en France et en Italie puis l'influence du modèle allemand sur la philologie anglaise.

La lecture de l'ensemble est mal aisée. Les articles ne sont pas tous structurés selon un plan annoncé avec une titulation des parties, ce sont plus souvent de longues dissertations. Du point de vue formel toujours, si nous notons la présence judicieuse d'un index des œuvres mais aussi des noms, le lecteur regrettera d'une part l'absence de bibliographies récapitulatives en fin de texte pour neuf articles et d'autre part celle d'une bibliographie générale. Le lecteur doit être aussi un peu germaniste car trois articles sont écrits en allemand (au total trois en allemand, trois en anglais et six en français) et dans les articles en français il y a rarement la traduction des citations en allemand. Au-delà de ces choix éditoriaux, c'est une cohésion de l'ensemble qui est difficile à trouver, entravée par de nombreuses redites de dates et de détails. Il manque des mises en regard des différents textes, des liens qui pourtant existent car le lecteur patient et motivé comprend que cette grande étape fondatrice se constitue autour de la méthode, de séjours de formation auprès du maître à Bonn, de l'étude des textes médiévaux et du savoir en édition des textes.

La première partie comprend deux monographies, l'une de U. Schöning sur Karl Bartsch (1832-1888) et l'autre de S. Friede sur Wendelin Foerster (1844-1888). Les deux linguistes méconnus aujourd'hui font écho de loin aux études romanes en France. Le premier fut directeur de la revue *Germania* qui a fortement motivé Gaston Paris à créer la revue française *Romania*. Quant à Foerster, il est médiéviste et est reconnu pour son édition du *Chrétien de Troyes*. L'article de H. Krapoth, « Les premiers séminaires de philologie romane. L'exemple de Göttingen », montre le lien qui existe entre la romanistique et la formation universitaire fondée sur l'échange entre les

1 Pour les rapports entre Diez et la discipline voir Malkiel, Yakov (1984) « Friedrich Diez and the Birth Pangs of Romance Philology », *Romance Philology*, Vol. XXX, n°2, University of California Press, 1976 ; Bahner, Werner (1984) « Continuité et discontinuité dans la linguistique romane de la première moitié du XIX^e siècle », *Beiträge zur Romanischen Philologie* XXIII, Heft 1.

étudiants et l'enseignant, *le séminaire*, ancêtre de ce qui s'appelle aujourd'hui la classe inversée. Il brosse aussi le portrait du maître de langues [Sprachmeister], figure incontournable dans l'enseignement des langues étrangères en Allemagne. L'article de F.-R. Hausmann traite de la discipline au temps du national-socialisme. Sont exposés les positionnements de grands noms de la romanistique comme V. Klemperer, E.-R. Curtius, K. Vossler, L. Spitzer, W. Friedman, pour ne citer qu'eux, face aux injonctions nazies, et face à la France avec laquelle les relations politiques mais aussi scientifiques n'étaient pas sereines. L'auteur donne de nombreux détails sur les destins de ces romanistes, leur émigration vers les États-Unis, l'Amérique latine, sur l'accueil que la Turquie d'Atatürk réserva aux romanistes qui imprimèrent la marque du système universitaire allemand à la jeune université d'Istanbul. L'histoire de la discipline devient soudainement incarnée et c'est émouvant et enrichissant. Il est question aussi de la lente évolution des objets et méthodes de la romanistique, du passage d'une étude diachronique des phénomènes linguistiques à une approche synchronique, du début de la discussion sur le statut du latin par rapport aux langues romanes, de la recherche de toutes les langues romanes indépendamment du nombre de locuteurs et de leurs statuts. Cet article, qui est une synthèse d'une monographie, fourmille de détails et de pistes à exploiter pour nourrir toujours davantage l'écriture de l'histoire de la discipline.

La deuxième section de l'ouvrage comporte un article de L. Formisano « La romanistique allemande et l'Italie au XIX^e siècle », un de F. Viellard « La docte Allemagne ou le regard de l'École des chartes sur la philologie en Allemagne avant 1870 » et l'article de G. Roques « Les principaux éditeurs des textes médiévaux français en Allemagne (jusqu'en 1930). Une tradition et des

méthodes ». Dans le premier nous vérifions que la « *filologia romanza* » est bien une science allemande notamment parce que les premiers romanistes italiens, G. Ascoli ou encore Pio Rajna, sont d'anciens citoyens de l'empire autrichien, et qu'ils ont accès très directement aux textes fondateurs. L'auteur donne de très nombreux détails sur la création de la *Rivista di Filologia Romanza* en 1871 et cherche à caractériser les débuts de la discipline en Italie dans une comparaison de dates, d'articles publiés avec ce qui se passa en France. Le second article détaille la création de l'École des chartes en 1821. En rappelant sa mission première qui était d'organiser et classer les archives et les livres confisqués pendant la Révolution, l'auteur met en évidence l'importance de cet événement dans l'histoire des savoirs d'édition des sources historiques et explicite les liens entre ces professionnels des textes anciens et la constitution de la philologie romane en France. Quant à l'article de G. Roques, il contribue à retracer plusieurs générations d'éditeurs de textes et à mettre en évidence les réseaux de formation.

La dernière section contient un article de D. Trotter, médiéviste, lexicographe, spécialiste d'anglo-normand, décédé en juillet 2015 : « Reiding and Wrighting (with) thanks to German scholarship ». À partir d'un joli jeu de mot formé sur les noms de deux philologues Reid (1901-1981) et Wright (1855-1930), l'auteur retrace la participation de ces spécialistes de la lecture et l'écriture de textes médiévaux français et anglais. L'article de W. Rudolf, « Bernhard ten Brink and Edmund Max Stengel. Two pupils of Friedrich Diez and their contributions to the study of medieval English in the national discourse of nineteenth century », développe l'apport de Brink (1841-1892) à la philologie anglaise et celui d'E. Stengel (1845-1935) qui deviendra spécialiste de la *Chanson de Roland*. Il

y est beaucoup question aussi du passage par Bonn et des arcanes du fonctionnement universitaire. Avec l'article de T. Honegger « *Per aspera ad astra*. Zu den Anfängen und zur institutionellen Etablierung der Anglistik in Jena », nous pénétrons dans l'université de Jena. Les parcours de deux figures de la philologie anglaise sont retracés, celui de E. Sievers (1850-1932) et celui de F. Kluge (1856-1926). Le dernier article « *Albert Stimming and Anglo-Norman Studies* » est une monographie très documentée, de première main, de Daron Burrows. A. Stimming (1846-1922) y est présenté au travers de sa formation et ses travaux d'édition de textes.

Pour synthétiser cet ouvrage nous pouvons dire que les articles sont souvent très factuels, regorgeant d'informations. C'est l'intérêt de ce numéro qui participe à une re-découverte des débuts de la romanistique allemande et son influence en Europe.

Anne-Marie Chabrolle-Cerretini
Université de Lorraine /
ATILF-UMR 7118

Toutain, Anne-Gaëlle, *La Problématique phonologique. Du structuralisme linguistique comme idéologie scientifique*, Paris, Classiques Garnier, 2015, coll : Domaines Linguistiques, 5 ; Série Grammaires et représentations des langues, 3, 609 p. ISBN 978-2-8124-3681-9

Ce livre offre une analyse très détaillée et très critique des fondements épistémologiques du structuralisme européen, étudiés à la lumière de sa branche la plus développée, c'est-à-dire la phonologie, et d'après une sélection presque exhaustive des écrits de quatre auteurs, certainement très représentatifs, à savoir Jakobson, Martinet, Hjelmslev et Benveniste.

La matière est articulée en deux parties principales (*Du concept à l'objet*

ou le donné de la structure, p. 45-285 ; *L'idéologie scientifique du structuralisme*, p. 291-509), chacune à son tour articulée en trois chapitres (respectivement *Jakobson ou la lecture continuiste de Saussure*, p. 45-104, *Martinet : La langue comme réalité fonctionnelle*, p. 105-148, *Benveniste et Hjelmslev : problématique phonologique et structuralisme*, p. 149-285, et *Structuralisme linguistique et scientificité importée*, p. 291-310, *Martinet et le principe de pertinence : la problématique phonologique comme problématique contre-théorique*, p. 311-436, *L'abstraction en linguistique*, p. 437-506), précédées par une *Introduction* (p. 27-40), suivies par une *Conclusion* très concise (p. 507-509), et accompagnées par des outils bibliographiques et des index. La bibliographie primaire est très riche.

Il faut dire d'abord qu'il s'agit d'un livre difficile, non seulement parce que le sujet en soi est très complexe, mais aussi parce que l'argumentation procède par une accumulation exubérante de données (surtout citations), ce qui parfois l'obscurcit, et provoque un certain désarroi chez le lecteur, d'autant plus que le livre aurait pu être réduit sensiblement sans perte significative d'information. Le fait que chacun des quatre auteurs abordés soit traité à la fois dans la première et la seconde partie n'aide pas particulièrement le lecteur.

Malgré le titre, le véritable objet du livre n'est pas la phonologie au sens courant du terme, et on n'y trouvera donc pas, par exemple, de discussion sur la nature du phonème ou de la syllabe (termes absents de l'index).

En fait, le sous-titre explique l'enjeu du livre mieux que le titre : la phonologie dont il est question ici est plutôt le reflet d'une idéologie que l'outil mis au point par les linguistes pour décrire et expliquer la phénoménologie sonore des langues. En bref, ceci n'est pas un livre sur les théories phonologiques, son objet

étant plutôt la théorie générale du structuralisme et ses rapports avec Saussure. Ce fil rouge qui traverse le texte d'un bout à l'autre explique la présence de Benveniste, qui, à vrai dire, n'est pas central dans le débat phonologique du XX^e siècle, mais qui l'est certainement dans le débat théorique général.

La clef de voûte de la thèse, affirmée avec vigueur par l'auteure dans *Introduction*, est qu'il y a une radicale discontinuité entre la pensée de Saussure et les phonologies structurales classiques (« la problématique phonologique est un point de divergence absolue avec la théorisation saussurienne de la langue, qui institue au contraire une radicale discontinuité entre phonologie et linguistique », p. 39). Cette rupture entraîne le « caractère empirique du structuralisme linguistique européen [...], purement idiomologique et, dès lors, non seulement athéorique, mais plus fondamentalement contre-théorique » (p. 40). En somme, le structuralisme :

fait donc figure de théorie idiomologique indûment présentée comme linguistique, ou d'idiologie sans concept, c'est-à-dire de théorie construite à partir de l'idiome, sans rupture avec la connaissance commune, en lieu et place de la rupture saussurienne avec le donné de l'idiome qui institue pour sa part le concept de langue commune comme cadre de théorisation des idiomes (*ibid.*).

Pour une raison de place il est impossible de rendre compte de tous les passages argumentatifs du livre et donc je me bornerai à présenter quelques brèves réflexions sur des points où l'on pourrait être en désaccord avec l'auteure.

Le premier point est l'idée que le centre de la pensée et des efforts théoriques saussuriens serait la rupture avec l'idiome. Il me semble que cette affirmation ne tient pas compte du débat en cours autour du sujet parlant et de sa présence

chez Saussure. Le « jeu des signes » dont on parle beaucoup depuis la publication des *ELG* est justement le point de rencontre entre la langue, le monde et les locuteurs : les objets linguistiques deviennent signes non dans une structure hypostasiée mais dans un jeu, mené par les locuteurs, dont les conditions varient sans cesse. Le mot *rupture* à propos des rapports entre langue et parole est peut-être trop fort et fourvoyant.

Le deuxième point est qu'il apparaît avec clarté que pour l'auteure les concepts d'empirie et d'idiome sont négatifs et amènent à la non-scientificité d'une théorie. C'est ce qu'on lit, me semble-t-il, dans l'affirmation suivante :

Or, si la problématique phonologique est une problématique empirique, et si cette problématique est constitutive du structuralisme linguistique, alors on peut s'interroger sur la scientificité de ce dernier (p. 289)

L'affirmation semble descendre d'un a priori anti-empirique. Mais la linguistique, comme d'ailleurs toutes les sciences qui refusent la transcendance, est empirique et son point de départ ne peut être que l'idiome : donc, en linguistique, et en phonologie, tout repose sur l'observation et avance par inductions et généralisations et, tout comme dans l'acquisition d'une langue, les seules catégories pré-linguistiques sont les catégories cognitives que le nouveau-né bâtit à partir de ses sensations et de la perception de soi dans le monde. Le problème de la phonologie, comme de toute science empirique, sera plutôt la façon dont les phénomènes sont représentés (dans le sens de *dargestellt*). Or, une représentation, qui – il ne faut pas l'oublier – est un objet historiquement et culturellement défini, donc arbitraire, est correcte si elle est en mesure d'expliquer les faits. Donc, on peut se demander si les représentations courantes des phonologies sont correctes ou non, mais reprocher à la phonologie

(structurale ou autre) d'être empirique équivaut à lui reprocher d'exister.

Bien sûr, le livre a le grand mérite de mettre en lumière les faiblesses théoriques et terminologiques des structuralismes, et notamment les incertitudes épistémiques entre induction et déduction, mais l'argumentation aurait acquis un poids décisif si elle avait été insérée explicitement dans la discussion sur les rapports entre empirie et théorie qui, dans sa forme moderne, commence avec la critique de la raison pure de Kant et connaît un développement important pour la linguistique dans l'axiomatique de Bühler.

L'absence de cette explication a pour effet que certains passages, mais surtout la position de l'auteure à leur égard, sont difficiles à interpréter. Par exemple, «l'axiome fondé sur l'expérience» de Martinet (p. 375), ou le va-et-vient de Hjelmslev entre induction et déduction (p. 271-278) sont un peu obscurs, et la critique faite à Benveniste (p. 160 : « une telle linguistique générale n'en demeure pas moins subordonnée à une perspective analytique, donc empirique, et, comme telle, consistera non en l'élaboration d'un concept, mais en la construction d'un objet ») est injuste.

Le troisième point, qui concerne les rapports entre Saussure et les phonologies structurales, est le plus important. L'auteure y soutient à raison, contre l'opinion courante (quoiqu'aujourd'hui un peu vieillie) selon laquelle Saussure serait le père du structuralisme et donc de la phonologie structurale, que la vision continuiste serait le résultat d'une lecture projective du *CLG* mise en œuvre par Jakobson, à l'aide de concepts importés d'autres sciences considérées comme paradigmatiques. L'auteure le démontre avec clarté et bons arguments et les critiques qu'elle adresse au Maître moscovite sont très bien fondées. Mais, selon l'auteure, la discontinuité serait dans le fait que le structuralisme, censé être idiomologique, annulerait l'effort théorique

de Saussure visant à définir et distinguer les catégories dichotomiques de langue et parole, leurs relations réciproques et, surtout, la primauté de la langue.

Et pourtant je crois qu'il faut aller plus loin, parce que la discontinuité dont nous parlons réside ailleurs et est beaucoup plus dramatique. Cette discontinuité se manifeste en plusieurs points, dont je mentionnerai celui qui, à mon avis, est le plus important.

En fait toutes les phonologies du *xx^e* siècle reposent sur un choix préalable décidément anti-saussurien, à savoir celui d'élever des segments (qu'ils soient phoniques ou graphiques) asémantiques au rang d'unités linguistiques. Ce faisant, les phonologies ont complètement ignoré un *leitmotiv* de la pensée saussurienne, qui apparaît dans le *CLG*, dans les *ELG* et dans d'autres sources manuscrites avec une clarté et une univocité qu'on trouve rarement dans les écrits du Maître. Voici deux passages célèbres où l'on voit que Saussure refuse l'idée d'une forme dépourvue d'un sens :

Ce qui reste faux, c'est de penser qu'il y ait quelque part des *formes* (existant par elles-mêmes hors de leur *emploi*) ou quelque part des *idées* (existant par elles-mêmes hors de leur *représentation*). Admettre la forme hors de son emploi c'est tomber dans la *figure vocale* qui relève de la physiologie et de l'acoustique (*ELG*, p. 30-31).

L'entité linguistique n'existe que par l'association du signifiant et du signifié ; dès qu'on ne retient qu'un de ces éléments, elle s'évanouit ; au lieu d'un objet concret, on n'a plus devant soi qu'une pure abstraction. À tout moment on risque de ne saisir qu'une partie de l'entité en croyant l'embrasser dans sa totalité ; c'est ce qui arriverait par exemple, si l'on divisait la chaîne parlée en syllabes ; la syllabe n'a de valeur qu'en phonologie. Une suite de sons n'est linguistique que si

elle est le support d'une idée ; prise en elle-même elle n'est plus que la matière d'une étude physiologique (CLG, p.144).

Les phonologues n'ont jamais abordé ce problème crucial, exception faite pour Jakobson, qui, dans *Zur Struktur des Phonems* ([1939], puis dans *Selected Writings* 1, 1962, p. 280-310), essaie maladroitement de le résoudre en faisant recours à la distinction husserlienne entre *actes conférant la signification* (dont les phonèmes) et *actes remplissant la signification*.

Donc, ce que l'auteure écrit p. 161 (« Saussure rejette la phonologie hors de la linguistique ») serait à mon avis à reformuler en disant que ce que Saussure rejette hors de la linguistique est une phonologie qui repose sur le segment asémantique.

Je voudrais conclure par une brève mention de deux choix de l'auteure qui me semblent discutables du point de vue de la reconstruction d'un moment important pour l'histoire de la linguistique.

La phonologie aurait été la première manifestation du structuralisme pragoïse (p. 43) dont Jakobson aurait été le chef de file, avec Troubetzkoy en arrière-plan (p. 28, note 1). Je crois que les Pragoïses ne sauraient accepter entièrement cette présentation et qu'ils rappelleraient à notre mémoire au moins le rôle de Mathesius et le fait que la phonologie n'est qu'une partie des *Thèses*.

Enfin, il est surprenant que dans un livre de 600 pages, dédié à une relecture critique de la phonologie et du structuralisme il n'y ait pas un seul mot dédié à l'hypothèse, très présente dans certains milieux français, d'une composante phénoménologique dans le structuralisme (jakobsonien), ne fût-ce que pour la réfuter. Husserl et Pos ne sont jamais cités directement et il en va de même avec Bühler, lui aussi totalement ignoré, malgré sa présence remarquable dans le débat

phonologique et linguistique général des années Trente (et après) du xx^e siècle.

Federico Albano Leoni
Università La Sapienza di Roma

Baddeley Susan, Chappuit

Jean-François, Pruvost Jean,

Autour du Dictionnaire of the French and English Tongues de Randle Cotgrave (1611). Paris, Champion, 2015, 288 p. ISBN 978-2-7453-2930-1

Un colloque avait accompagné le reprint du *Dictionnaire* de Cotgrave en 2011 chez Slatkine. Il s'était proposé de situer l'œuvre dans la tradition lexicographique, en le réinsérant dans le contexte linguistique, culturel, social, religieux, de sa parution. Ce sont les actes de cette rencontre (« Il y a 400 ans... The *Dictionnaire...* of Cotgrave », 8 et 9 décembre 2011) qui sont ici publiés. Outre les contributions d'Alain Rey, Jean Pruvost, Jean-François Chappuit, Geneviève Aymard-Chambers, Susan Baddeley, Guy Gaborit de Montjou, Philip Hyman, Douglas Kibbee, Odile Leclercq, Marc Zuili et Francine Mazière, une introduction substantielle et quatre index encadrent très utilement les textes des contributions.

Le *Dictionnaire* de Cotgrave, « oublié » en France aux xviii^e et xix^e s. (J. Pruvost : « Cotgrave existe depuis peu »), est confronté aux divers types de productions lexicographiques (ou traductions, ou manuels d'apprentissage), rappelées par S. Baddeley et J.-F. Chappuit dans un rappel historique initial (p. 7-24) qui traverse les époques, – avant et après Cotgrave –, les pays européens, les types d'activités lexicographiques et les filiations entre textes rapprochant langues anciennes et modernes, ou langues modernes contemporaines entre elles. La spécificité du travail de Cotgrave est ainsi clairement mise en relief.

Quant au contexte historique, anglais et européen, ainsi que le rappellent A. Rey, J.-F. Chappuit et M. Zuili, l'année 1611 est celle d'œuvres aussi significatives que la parution de la *King James Bible*, de la dernière pièce de Shakespeare, *The Tempest*, du *Tesoro de la lengua castellana o española* de Covarrubias, ainsi que de la 2^e éd. du dictionnaire italien-anglais de John Florio (traducteur de Montaigne en Angleterre), *Dictionarie of the Italian and English tongues*. Plus généralement, en Angleterre, des changements profonds ouvrent vers une ère politico-religieuse nouvelle : accession au trône de Jacques I^{er} Stuart (1609), instauration d'une religion d'état, débats concernant le pouvoir royal. En France, l'entrée dans le XVII^e s. consacre la rupture avec des idéaux humanistes, les progrès de la Contre-Réforme et, en matière de norme linguistique, la mise en place d'une politique culturelle d'état. En Europe, l'époque est cruciale pour la science : avec Galilée (exact contemporain de Shakespeare) ou Bacon, l'esprit scientifique européen connaît les révolutions que l'on sait.

Les éléments biographiques indispensables apportés par J.-F. Chappuit et O. Leclercq sur le parcours académique de Cotgrave (Chester, Cambridge, Londres), sa formation de juriste et la fréquentation de la puissante famille des Cecil, influente au plus haut niveau de l'administration du royaume, cultivant à la fois l'esprit de l'humanisme et celui de la réforme modérée de l'anglicanisme, éclairent la question que pose la connaissance approfondie du français chez Cotgrave, langue source du *Dictionarie*, alors que ce n'était pas sa langue maternelle. Cotgrave fréquentait les milieux diplomatiques, aristocratiques et intellectuels pour qui le français avait alors perdu son statut privilégié pour la haute aristocratie, mais était toujours considéré comme souhaitable, voire indispensable à l'éducation des gentilhommes anglais. Les occasions de rencontre avec des locuteurs francophones,

communauté étudiante à Cambridge, ou émigrés à Londres, sont établies ou font l'objet d'hypothèses vraisemblables.

La diversité des sources livresques du *Dictionarie* de Cotgrave est l'objet de confrontations précises. Ces sources manifestes sont soit littéraires (Rabelais, Ronsard, « Scudéry et d'autres romanciers récents » selon Howell) – c'est l'un des intérêts majeurs de l'ouvrage –, soit lexicographiques : R. Estienne (*Dictionnaire Francoislatin*), Nicot (*Thresor*), Holyband (Sainliens), dont Cotgrave enrichit et corrige le *Dictionarie French and English* de 1593. Cotgrave croit en réalité que son travail sera aussi utile aux Français qu'aux apprenants anglais, en rendant possible la lecture des livres anciens. Sont enregistrés chez lui force termes qui resteront dans la langue et que les recueils antérieurs ne connaissent pas. C'est la source de nombreuses premières datations.

L'étude de D. Kibbee est centrée sur la place du *Dictionarie* dans un contexte culturel de « norme émergente du français » (p. 175-185). La formation de juriste de Cotgrave, et son goût pour la saveur et l'ancienneté des mots l'incite à faire un travail d'historien de la langue, dans la lignée d'un Fauchet ou d'un Pasquier lors des dernières décennies du XVI^e siècle, en enregistrant des mots que la standardisation progressive du français et le travail des remarqueurs auront pour objectif de trier et d'exclure. Motivé par cette approche juridico-historique, Cotgrave, selon D. Kibbee, n'est pas soumis, au même titre que les adeptes de l'esprit courtisan, aux jugements de ses contemporains. « L'approche de la langue de Cotgrave est celle des juristes anglais : on garde tout et on ne jette rien » (S. Baddeley), attitude qui fait du *Dictionarie* une sorte d'« anti-dictionnaire de l'Académie » avant la lettre, sans projet aucun d'éliminer les archaïsmes, les mots régionaux ou les termes « bas », « exubérance baroque qui sera

filtrée par ses successeurs » (A. Rey). La variation dialectale est un fait à décrire aux yeux de Cotgrave, plutôt qu'une faute à condamner.

En 1677, Guy Miège publie un *New Dictionary (Nouveau Dictionnaire français-anglais et anglais-français)*, et en 1679, le *Dictionary of Barbarous French*. F. Mazière propose sur le personnage et sur son travail un article innovant. Les deux ouvrages de Miège critiquent violemment les dernières rééditions du *Dictionarie* de Cotgrave et celui d'Howell, en plaçant « dans le ghetto du barbarisme » les termes dont l'esprit du temps contestait le bon usage. F. Mazière insiste sur l'importance des perspectives pédagogiques de G. Miège (auteur par ailleurs d'ouvrages grammaticaux) pour son traitement des néologismes, des archaïsmes, sa prise en compte des collocations, sa manière d'organiser micro- et macro-structure. Cotgrave, Howell, Miège, Vaugelas font l'objet de confrontations précises qui tiennent compte de la complexité des conceptions de la langue caractéristiques de l'âge classique.

Dans le domaine des graphies, S. Baddeley propose une typologie des variantes orthographiques, en y joignant les variantes suffixales éventuelles d'un même mot. Elle décrit les scrupules de Cotgrave pour relever les formes graphiques telles qu'il les trouvait. « Témoin privilégié de l'orthographe pré-académique », Cotgrave témoigne d'une cohérence remarquable dans le domaine des formes écrites.

L'article de M. Zuili sur le *Tesoro de la lengua castellana o española* de Sebastián de Covarrubias, exactement contemporain du *Dictionarie* de Cotgrave (1611), même s'il s'agit alors non d'un dictionnaire bilingue, « jalon essentiel de la lexicographie monolingue espagnole », s'intègre de manière convaincante dans le volume. Il confirme l'urgence et la richesse de l'entrée des langues vulgaires dans le travail lexicographique.

Par « effet de loupe », un certain nombre de vocables servent au long du volume de mots témoins pour faire apparaître les choix personnels de Cotgrave et certains de ses domaines de prédilection : vocables sensibles sur le plan religieux (*revelation, peché, sacremens, protestans, foy, purgatoire*, etc., traités selon J.-F. Chappuit dans une approche objective et neutre, alors que ces notions sont au cœur des débats religieux du temps), G. Gaborit de Montjou explore le domaine notionnel de la « semblance », P. et M. Hyman le champ exceptionnellement riche, dans le *Dictionarie*, des références culinaires et des recettes (Cotgrave donne la définition d'une cinquantaine de sortes de pains...), et, tandis que le mot *courage* dans les dictionnaires du XVI^e s. pouvait se définir à l'aide de 3 ou 5 équivalences ou synonymes, Cotgrave en utilise plus d'une vingtaine (G. Aymard-Chambers).

Ce volume apporte une notable contribution à l'histoire de la lexicographie et propose des approches stimulantes de la conscience linguistique en Europe à la charnière des XVI^e et XVII^e s.

Geneviève Clerico

Velmezova, Ekaterina (ed.),

L'École sémiotique de Moscou-Tartu / Tartu-Moscou. Histoire. Epistémologie. Actualité. [Slavica Occitania, 2015, vol. 40], 410 p. ISBN 978-2-9538558-9-0

Slavica Occitana volume 40 is a collection of articles and interviews dedicated to the phenomenon of the Tartu-Moscow Semiotic School (MTSS). It contains contributions from the School's members and from scientists, whose range of interests includes: general and specific problems of semiotics, epistemology, and structuralism, along with general history of humanities. The volume is composed of 15 articles (including 2 interviews), an author's preface, and

expanded appendices. Articles are written by scientists from Russia, Estonia, France, Switzerland, Sweden, Poland, and Brazil; the majority of materials have been translated into French (from Russian and English).

The MTSS as a scientific school was created in 1964 and its founding members hailed from both Tartu and Moscow. The School boasts numerous renowned members such as: Juri Lotman, Boris Uspensky, Vyacheslav Ivanov, Vladimir Toporov, and Alexander Piatigorsky. The MTSS established its own method of cultural investigation, which was based on interpreting the languages of culture as secondary modeling systems in relation to verbal language. This technique allows a prolific, thoughtful study and analysis of diverse cultural phenomena. MTSS is known within the realm of academia as the school with the oldest semiotics journal in the world, which was established in 1964. Today the journal is titled *Sign Systems Studies*. During its foundational years, the MTSS followed Russian formalist traditions and was shadowed in a structuralist methodology. However, starting from the 1980s, it began to take a post-structuralist approach largely due to influence from Juri Lotman's concept of semiosphere. During the 1990s, the Tartu-Moscow School was succeeded by the Tartu Semiotics School, an institute of Semiotics based in Tartu, with semiotics of culture and biosemiotics as the main vectors of research.

In her preface, the volume editor, Ekaterina Velmezova details the difficulties encountered during the analysis of any object from "inside", i.e. from the position of inner observer, direct participant, or follower of a particular academic path. Here, E. Velmezova echoes one of the MTSS's "architects", B. Uspensky, who had not just repeatedly pointed out the incongruity of such a position, but who also moderately shares U. Eco's view on

the future of semiotics¹. Years ago the Italian professor stressed that the methodological and instrumental arsenal of the "science of sign systems" had been exhausted within its current limits. This so-called interdisciplinary "umbrella", initially presupposed by a number of notable experts in the field of semiotics like J. Deely, M. Krampen, Th. Sebeok, etc.², had not been fully opened. Eco stressed that semiotics itself required a qualitatively new approach to its methodology as well as to the selection of analytical problems at its core³. During the summer school in semiotics, B. Uspensky suggested that MTSS had ended as a school and its analytical techniques had come to the end of their usefulness. This statement led to a heated debate among central figures of today's semiotics field such as G. Sonesson and P. Grzybek, who were direct representatives of the Tartu semiotic school of M. Lotman, P. Torop and others. B. Uspensky took a neutral position in the discussions, considering the whole topic a joke. However, as the Russian writer S. Dovlatov points out: – *It is good to fool around, having first established a whole school!*⁴ For many scholars, the MTSS still remains both an epistemological phenomenon with sufficient analytical potential and an academic paradox, the specificity of which E. Velmezova shows in her volume preface. The editor has also managed to convey this paradox in the totality of the volume's content.

1 According to B. Uspensky's speech on the Summer semiotic school in Palmse (Estonia) on August 22-26, 2011.

2 Cf. M. Anderson, J. Deely, M. Krampen, J. Randsell, Th. A. Sebeok, Th. Von Uexküll, "A Semiotic Perspective on the Sciences: Steps Toward a New Paradigm (Toronto Semiotic Circle Working Paper)", *Semiotica*, 1984, vol. 52, 1/2, p. 7-47.

3 U. Eco, *The Semiotics and The Philosophy of Language*. Bloomington, IN: Indiana University Press, 1984.

4 Cf. S. D. Dovlatov, "Solo na IBM", in S. D. Dovlatov, *Uroki čtenija: filologičeskaja proza*. Sankt-Peterburg: Azbuka, Azbuka-Attikus, 2012, p. 99-162; p. 130.

From the start, the reader should pay attention to the names of the scholars whose works are published in the volume. Many of them are directly related either to the MTSS, being Ju. Lotman's former students (I. Pilshchikov, T. Kuzovkina, Ja. Levchenko), direct representatives of the MTSS (B. Uspensky, T. Nikolaeva), or to the circle of ideas developed by the school (W. Nöth, A. Faustov). Therefore, the "estrangement" (to use the term of V. Shklovsky) from the phenomenon of the MTSS became possible due to time after the formal closure of the school. The school had closed informally during the late 1970s and early 1980s, though it had never had much of a "formal" conception. The school had never been "registered", but had been formed spontaneously, as a result of more or less regular informal academic meetings. No conscious attempt had been made for the unification of the analogous theoretical vectors by the members of the school. Nevertheless, this "estrangement", or detachment, becomes paradoxical in the light of MTSS members' reflections, which provide the texts of the volume with an "insider" piquancy. Indeed, who but the members of the school could provide an objective and consistent self-reflection and analysis of both the MTSS phenomenon and its scientific interests.

Another surprising aspect of the volume is its prospective audience. Published in French, the volume is designed, first and foremost, for French specialists in the history of ideas, semiotics, and cultural studies. For them, the MTSS does not constitute a clear and essential component of the history of the humanities as a whole nor of the history of semiotics in particular. The so-called French semiotic school, which grew up around the ideas of R. Jakobson, J. Derrida, R. Barthes, J. Baudrillard, and G. Deleuze, quite naturally perceived the MTSS as a secondary derivation or "inner segment" of the general sign systems

theory. Therefore, the thorough introduction to the phenomenon of MTSS, especially from the standpoint of its direct participants, will be very important and useful for French specialists. A large part of the volume is devoted to the problems of structuralism and structural analysis, which is particularly rewarding. For Russian-speaking readers with advanced French, the collection can be especially useful due to the editor's detailed foreword. In the foreword E. Velmezova has managed to give an excellent description, which is complete enough to provide a brief history of MTSS, its basic tenets and specificity, its evolutions, and a dynamic analysis. The foreword also includes a dialogue between K. Kull and Ju. Lotman, the founder of the school's Tartu branch. This conversation is a rare text, in which the Tartu colleagues discuss the prospects for the semiotics of evolution and life. This dialogue reveals unexpected facets of Lotman as a researcher and theorist.

Here, Lotman's personality also introduces a paradox in the content of the volume: the tacit "academic tradition", which still dominates in Russia. This unspoken tradition has been evident in the *Moscow* portion of the school from the very beginning ("*Moscow-Tartu Semiotic School*"). It is difficult to say exactly when and why this tradition developed, however Ju. Lotman's charisma, along with the depth of his revolutionary ideas, often allow for one to refer to the school as *Tartu-Moscow*. In the volume, the interest in Lotman's life and in his works evidently prevails over the attention to numerous other MTSS productions. From this perspective, the *Slavica Occitania's* 40th Volume could be jokingly called "Lotman's collection", due precisely to the fact that the main part of the book's materials are devoted to Lotman's works. The volume itself consists of two parts: the first one contains the works of MTSS participants (B. Uspensky article and T. Nikolaeva

interview with E. Velmezova), while the second part includes articles representing a view of the School “from outside”, that is of both its “Moscow” (R. Comtet, E. Velmezova, A. Semenenko articles) and “Tartu” components. The majority of works from the “Tartu” part are devoted to Lotman. This section involves both the analysis of texts by lesser known scholars (I. Pilshchikov’s and T. Kuzovkina’s contributions; K. Kull’s interview with Lotman) and the reconsideration of some of his famous works (texts by W. Nöth, A. Faustov, S. Tchougounnikov, Ja. Levchenko, S. Zenkine, R. Mnich, J. Herlth, N. Avtonomova).

At first glance, the volume can be considered as “one-sided”, for the reasons stated above and because it offers only a couple of articles on brain asymmetry research (A. Semenenko’s text) and on comparative linguistic vs. cultural studies (E. Velmezova’s contribution). An inexperienced reader may come to the conclusion that the diversity and breadth

of the school’s interests lie outside that of linguistic and literary circles (in addition, materials devoted to the history of structuralism dominate over other topics). However, the volume is clearly designed for *professionals* in the fields of cultural studies and the history of the humanities, therefore some “reticence” in the disclosure of the MTSS image should be regarded not as a disadvantage, but – using Lotman’s terminology – as a “stylistic minus-device”⁵.

Gleb Netchvolodov
University of Tartu, Institute of
Semiotics

5 Ju.M. Lotman, “Struktura xudožestvennogo teksta”, in Ju.M. Lotman, *Ob iskusstve*. Sankt-Peterburg: Iskusstvo, p. 14-281; p. 49.